

SUREAU Hippolyte

Né à Marten du Bos 14 août 1825

Poncuré Angers 14.6.51

Migné " 5.6.52

of diacre " 21.5.53

diacre " 10.6.54

pêche " 19.2.55 et la Tempora

~~matras études~~ a Combrée en fenei 1855

Vic. l'interinière 23 août 1856

Cure de Gruge l'Hopital 16 Juin 1871

retiré septembre 1907
sur place

décédé 17 février 1910 à Gruge
S.B. 277

études à Combrée

zoué Tisserand

M. l'abbé Sureau, ancien curé de Grugé

M. l'abbé Sureau, ancien curé de Grugé, vient de s'éteindre pieusement, au milieu des paroissiens auxquels il avait consacré quarante ans de sa vie sacerdotale. Quand, il y a près de trois ans, son état de santé l'avait obligé à cesser tout ministère et à se démettre de ses fonctions curiales, le pasteur et le père si tendre qu'il était n'avait pu se séparer de ses enfants. Il les a édifiés jusqu'à la fin par sa patience dans l'épreuve ; jusqu'à son dernier jour, il a offert au Bon Dieu, pour le bien de leurs âmes, les mérites de ses souffrances et les prières innombrables de son chapelet. Sa disparition cause à tous ceux qui l'ont connu et aimé une tristesse profonde ; ils sont venus en foule à ses obsèques lui apporter le dernier hommage de leur fidèle amitié.

Un groupe nombreux de prêtres remplissait tout le chœur de l'église : M. le Supérieur de Combrée, que des liens d'intimité unissaient depuis longtemps au cher défunt, avait bien voulu accepter de chanter la messe des obsèques ; avant l'absoute, M. Mérit, curé-doyen de Pouancé, qui, jadis, au temps de son professorat à Combrée, avait été l'auxiliaire très aimé de M. Sureau, monta en chaire, et, dans le touchant éloge funèbre qu'on va lire, rappela au souvenir de l'assistance profondément émue, les vertus et les travaux du « bon curé ».

« MES BIEN CHERS FRÈRES,

« C'est avec une profonde émotion que, après 15 ans d'absence, je remonte aujourd'hui dans cette chaire. Bien des fois, dans le passé, j'y ai paru pour m'associer à vos fêtes, à vos joies. Et m'y voilà maintenant pour m'associer à votre deuil, pour pleurer avec vous, ou plutôt, pour payer avec vous, en redisant brièvement sa vie et ses œuvres, un juste tribut de respect et d'affectueuse reconnaissance à M. l'abbé Sureau, à celui qui fut pour tous comme pour vous « le bon curé de Grugé ».

M. Hyppolite Sureau naquit le 14 août 1828, tout près d'ici, à Saint-Martin-du-Bois, d'une famille modeste et profondément chrétienne. Tout enfant, il se faisait remarquer par sa douceur aimable, par sa piété et laissait déjà présager qu'il serait prêtre un jour. L'heure venue, il fut envoyé au collège de Combrée, où il fut formé à la science par les meilleures maîtres et à la vertu par l'incomparable directeur d'âmes qu'était M. Piou ; où il se fit autant d'amis qu'il eût de condisciples. Du collège où sa vocation s'était affermie, il passa tout naturellement au Grand-Séminaire : là sa belle âme s'épanouit pleinement au soleil de la grâce. Au sortir du séminaire, il revint à Combrée remplir, comme il disait lui-même, les humbles fonctions « de régent », et payer, comme il disait encore, sa dette de reconnaissance. Mais il y resta peu : il répugnait à sa nature si bonne d'avoir trop souvent, par devoir, à réprimander et à punir ; et puis il fallait à son activité si ardente un champ plus libre et plus vaste.

L'administration diocésaine le nomma vicaire à la Poitevinière. Ce qu'il fut dans cette paroisse, l'une des meilleures de notre Vendée angevine, nous en pouvons juger par les souvenirs reconnaissants et si profonds qu'il y a laissés. Toutes les obligations du ministère pastoral le trouvaient toujours prêt, empressé, dévoué jusqu'au

plus complet oubli de lui-même. Il mettait en pratique la parole de l'apôtre saint Paul, *Impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris*. Il se dépensait sans compter, surtout pour les enfants, pour les jeunes gens, qu'il aimait et qui l'aimaient. Et, comme tous ces travaux ne suffisaient pas à épuiser l'ardeur de son zèle, on le voyait souvent, missionnaire d'occasion, aller prêter son concours dans les retraites et les fêtes religieuses des environs.

M. Sureau était dans toute la plénitude de sa force, quand, après 16 ans de vicariat, en 1871, au lendemain de nos désastres, il vous fut envoyé comme curé. Grugé était le nouveau champ que la Providence lui confiait et que, pendant près de 40 années il allait cultiver. Ceux d'entre vous qui ont vieilli, le revoient encore arrivant ici, avec sa démarche alerte et vive, son accueil si cordial et si franc, avec surtout cet air de bonté empreinte dans toute sa personne et qui eut si vite fait de gagner tous vos cœurs. Tel il vous apparut alors, tel il reste pendant son long séjour au milieu de vous : bon, souriant et doux, bon souriant et doux même à travers les épreuves et jusque dans la mort.

Quand Dieu, dit Bossuet, créa le cœur de l'homme, il y mit premièrement la bonté, comme la marque de l'ouvrier sur son œuvre. Cette marque de l'ouvrier suprême, oh ! qu'elle avait été profondément, suavement gravée dans l'âme de votre cher curé !

La bonté, comme la charité qu'elle inspire, est douce, patiente, indulgente ; elle supporte tout sans murmure et sans plainte ; elle prend tout en bonne part, même l'indélicatesse et l'ingratitude ; elle excuse les intentions quand elle ne saurait excuser les actes. Ainsi faisait M. Sureau. Il appréciait les autres à sa mesure. Parce qu'il était bon, il jugeait naturellement bons tous ceux avec qui les circonstances le mettaient en rapport. Parce qu'il était incapable de vouloir ou de faire du mal à qui que ce soit, il ne pouvait se résigner à croire qu'on voulût lui en faire. Aussi quelle délicatesse toujours dans ses relations avec ceux, très rares, qui s'oublèrent jusqu'à le contrister ou lui nuire ! Même en parlant de ceux-là, il avait sa manière à lui de dire « le bon Monsieur, la bonne Dame », qui, à elle seule, révélait sa belle âme. Je ne sache pas que pendant sa longue vie il ait jamais volontairement affligé quelqu'un. Même quand une sainte indignation animait sa parole, — et vous l'avez entendue plus d'une fois éclater en cette chaire pour venger les droits de Dieu méconnus, les droits de la vérité travestie, de la vertu outragée — même alors, il savait, tout en flagellant l'erreur et le vice, comme ils le méritaient, il savait ménager les personnes. Il se souvenait des enseignements du divin Maître : il ne faut pas écraser le roseau brisé, ni éteindre la mèche qui fume encore. Aussi bien souvent, surtout chaque année dans le temps de Pâques, il recueillait avec joie les fruits de sa miséricordieuse bonté.

Quelques-uns se sont demandé s'il ne fut pas bon jusqu'à l'excès. « Lorsque, disait naguère un éloquent évêque, les foules se précipitaient vers Jésus pour entendre sa parole, voir son image, baiser ses mains, les apôtres écartaient, quand ils pouvaient et comme ils pouvaient, les foules. C'était bien à eux ; apôtres, ils faisaient leur métier d'apôtres. Mais, quand Jésus donnait à ces affamés de son

cœur un regard, et dans ce regard une caresse, et dans cette caresse un pardon, quand Il abandonnait à leurs adorations ses mains et ses pieds, Il faisait mieux, Lui aussi faisait son métier, son métier d'Homme-Dieu. Pasteurs, on se repent rarement d'un acte de bonté, même confinant à la faiblesse ; on se repent souvent d'un acte violent, même posé dans la justice. Pasteurs, n'ayez point de colère contre la brebis qui tombe ; réservez-la toute contre le loup qui tue.

M. Sureau fut bon de cette bonté expansive, généreuse, qui donne sans compter. A partir du jour où il devint votre curé, il fut, à part quelques saintes expéditions dans le voisinage où l'entraîna son zèle pour le salut des âmes, il fut uniquement à vous, tout entier à vous, ne vivant que pour vous, se dépensant sans mesure pour vous.

Votre vieille église vous paraissait peu digne de l'Hôte divin qui l'habite. Pour répondre à vos désirs et pour honorer Dieu, dont nous prêtres nous sommes les ministres, il se mit aussitôt à l'œuvre : il économisa, il quêta, et grâce à ses privations et aux vôtres, grâce aux générosités que le dévouement suscite toujours, elle vous apparut bientôt rajeunie, transfigurée. Puis, pour vous la faire aimer davantage encore et la rendre plus attrayante à votre piété, il l'orna de ce nouveau chemin de croix et de ces tableaux et statues devant lesquels vous aimez tant à prier. Et pour vous y attirer encore plus, quelles belles cérémonies il y organisait ! Vous vous rappellerez toujours, j'en suis sûr, les missions, les retraites qu'il vous fit donner, pour suppléer, comme il disait dans son humilité, à l'insuffisance de sa parole et de son zèle. Oh ! comme il était heureux, en ces grands jours, de vous voir tous agenouillés à la table sainte ! Comme il était fier de vous, quand il vous entendait acclamer avec enthousiasme les croix, qu'on plantait aux carrefours de vos routes ou dans votre cimetière pour en perpétuer le souvenir !

Sa vie s'écoulait au milieu de vous, heureuse, calme et bien remplie. Aucun nuage ne semblait obscurcir l'azur de son ciel, quand tout à coup l'orage éclata. Un jour, c'était en 1882, il apprend que l'école publique devenait un danger pour l'âme de ses enfants ; on n'y apprend plus le catéchisme ; on veut mettre des obstacles au zèle de la personne chrétienne et dévouée qui se charge de les instruire. Il est atterré, mais après une fervente prière au pied du tabernacle il se relève : « C'est bien, dit-il, alors j'aurai mon école libre. » Et le voilà en campagne. Il parcourt vos maisons, les châteaux du voisinage, recueillant des souscriptions. Ses amis — et sa bonté lui en avait fait un grand nombre — ouvrent généreusement leurs bourses et lui vide complètement la sienne. Les fermiers feront gratuitement les charrois, les ouvriers et journaliers donneront de leur temps. Le terrain est acheté, une vieille mesure détruite. La construction commence et marche vite ; car le bon curé est là qui active et qui presse, ou plutôt on le voit partout où il y a un gros effort à faire, un grande fatigue à essuyer. On le vit même un jour s'en allant avec quelques-uns des plus vigoureux et dévoués d'entre vous jusqu'au delà de Pouancé, abattre et ramener triomphalement sur 10 ou 12 charrettes tout le bois nécessaire à la charpente de l'école désirée. Quelques mois plus tard elle était achevée et bénite, et vos petites filles y venaient presque toutes apprendre au pied du Crucifix à devenir de

bonnes chrétiennes. Oh ! cette école, qui est la sienne et qui est aussi la vôtre, aimez-la, mes frères, aimez-la, soutenez-la, défendez-la et rendez-la plus que jamais florissante.

Cependant, pour consolider et augmenter le bien fait par l'école libre, M. Sureau donnait plus de soins que jamais à l'Association des Mères chrétiennes, à la Congrégation des Enfants de Marie, qu'il avait fondées ; il faisait prêcher coup sur coup plusieurs retraites à sa paroisse entière. Il travaillait sans relâche, avec l'ardeur toujours renaissante d'un zèle qu'il puisait dans sa foi profonde et sa vive piété, à augmenter le règne de Dieu parmi vous, à vous faire avancer dans le chemin du Ciel.

A le voir toujours aussi actif et toujours aussi jeune, car pas un de ses cheveux n'avait blanchi, on eut dit que la maladie, pas plus que la fatigue ne pouvait l'atteindre. Et voilà que tout à coup, sans que rien la fit prévoir, une attaque de paralysie l'abat ; elle embarrasse sa langue et lui enlève presque complètement l'usage de la jambe et du bras droit. Oh ! qui dira tout ce qu'il souffrit, de se sentir ainsi, pour longtemps, réduit à l'impuissance ?

Pourtant, il ne veut pas s'avouer vaincu. Parce qu'il vous aime, il ne peut se faire à l'idée de vous quitter. Afin de hâter sa guérison et de pouvoir plus tôt recommencer à travailler pour vous, il se soumet à un dur et rigoureux régime, il se livre à des exercices pénibles, destinés à rendre à ses membres paralysés un peu de force et de souplesse. Vous, mes Frères, vous y joignez vos plus ardentes prières, que Dieu bénit ; et, quelques mois plus tard, vous avez la joie de le revoir, dans votre église, où il reprend toutes ses fonctions saintes, au chevet de vos malades, où il accourt, comme par le passé ; d'un pas toujours alerte, bien qu'un peu traînant. Et, quinze années durant, à force d'énergie, il a pu ainsi continuer son ministère parmi vous, en se faisant aider par les professeurs de son cher Combrée, qui furent si heureux de le remercier, par ces quelques services, d'avoir bien voulu, tant de fois, et si aimablement, faire de sa maison comme leur maison de campagne.

A la longue, ses forces s'épuisent ; il le sent ; et pour que vos âmes n'aient pas à souffrir de son impuissance, il accepte d'avoir, à demeure, près de lui, un auxiliaire qui l'aidera et, au besoin, le suppléera. Puis bientôt, c'est l'heure du sacrifice suprême ; il lui faut remettre à d'autres mains la houlette du pasteur que les siennes ne peuvent plus tenir désormais. Suprême sacrifice, mais aussi suprême consolation ; en cessant d'être votre curé, il ne sera pas obligé de vous quitter ; la délicatesse de son successeur lui permettra de demeurer jusqu'à la fin au milieu de vous. Et c'est là, dans une chambre de cette cure qu'il habite depuis près de quarante ans, que, entouré des soins les plus dévoués, il achèvera de se sanctifier et de se purifier par la souffrance, qu'il continuera de vous aimer et de vous être utile en priant pour vous. C'est là, mes Frères, que l'ange de la mort est venu répandre, près de sa couche funèbre, les prières de votre affection reconnaissante.

Mes Frères, gardez fidèlement le souvenir de votre bon curé. Parce qu'il vous aimait, il a voulu au milieu de vous mourir ; il a voulu avoir sa tombe près de la tombe de vos chers défunts, afin que son

nom fut uni aux leurs dans vos plus ferventes prières. Le bien qu'il a fait a pesé, j'en suis sûr, d'un grand poids en sa faveur, dans la balance de la justice divine. Mais Dieu voit des taches jusque dans ses anges. Priez donc beaucoup, mes Frères, afin que l'âme de votre bon curé, complètement purifiée, s'envole au plus tôt, si elle n'y est déjà, dans le beau palais du Ciel, d'où elle vous bénira, et où elle vous attirera.

Ainsi soit-il !

Après ces paroles si pleines de vérité et de pieuse émotion, M. le Doyen de Pouancé donna l'absoute. La conduite au cimetière eut lieu sous une pluie battante ; tous cependant eurent à cœur d'accompagner jusqu'à leur dernière demeure les restes de M. Sureau. M. de Bodard, maire de Grugé, donna près de la tombe le dernier adieu, à celui qui avait été pour lui, comme pour tous les habitants de sa chère commune, l'ami de choix, le conseiller très écouté, le parfait modèle de la discrétion, de la charité, du zèle et de la piété, qui rendent les pasteurs si chers à leurs troupeaux.

BIBLIOGRAPHIE

Quand l'été s'annonce, par GUSTAVE HUE. — Un vol. in-8 de 115 pages, avec illustrations de Lecoultré. Broché, 1 fr., port, 0 fr. 20. Relié toile, 1 fr. 50 ; port, 0 fr. 35. Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris (8^e).

Sous ce titre, *Quand l'été s'annonce*, la Bonne Presse publie un nouveau roman de M. Gustave Hue, où l'on retrouvera le style élégant, les qualités d'observation et de fine psychologie, qui caractérisent le talent du jeune écrivain.

L'Eucharistie et la Pénitence *durant les six premiers siècles de l'Eglise*, par G. RAUSCHEN, professeur de théologie à l'Université catholique de Bonn. Traduit de l'allemand par Michel Decker, vicaire à Saint-Vincent-de-Paul, et E. Ricard, professeur au Grand Séminaire d'Aix. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. — Librairie Victor Lecoffre, J. Gabalda et Cie, rue Bonaparte, 90, Paris. — Angers, G. Grassin.

L'ouvrage de M. Rauschen vient à son heure pour éclairer l'opinion, résumer les débats ouverts et marquer les points acquis.

Les traducteurs se sont appliqués à rendre aussi fidèlement que possible la pensée du professeur de Bonn, sans vouloir toutefois se porter garants de tous les jugements qu'il émet. Ce livre est un livre d'information plutôt que de doctrine. Ils ont cru devoir ajouter quelques notes pour compléter, même pour contredire l'auteur quand il leur a paru avoir imparfaitement saisi la pensée de tel ou tel historien français. Ils ont tenu cependant à observer toute la réserve convenable et les additions ont été soumises à M. Rauschen.

SUREAU 6046 Hippolyte (1828-1910)

Curé de Grugé-l'Hôpital de 1871 à 1907